



GIBERT Martin

*Voir son steak comme un animal mort*

Lux, mai 2015, 251 pages

En apparence, il s'agit d'un nouveau livre venant défendre les idées et comportements constitutifs du véganisme, d'un énième auteur nous enjoignant de changer nos modes de vie pour sauver la planète, améliorer notre santé et nous réconcilier avec les animaux. De prime abord, en ces temps d'épiphanies et de messianismes alimentaires, on pourrait craindre le panégyrique de plus, venant s'ajouter à une offre éditoriale déjà très fournie, trop fournie même au regard de la qualité moyenne de ce qui nous est donné à lire. Mais ce livre est bien plus qu'une défense du véganisme. Si l'auteur présente les tenants et aboutissants de ce mouvement moral et politique, et les raisons personnelles de son adhésion à ce mouvement, c'est pour mieux expliquer ce qui en bloque le développement, ce qui en empêche la diffusion. Et les sources de blocage ne sont pas, d'après lui, à chercher dans tel ou tel obstacle politique, économique ou juridique, mais dans la rationalité de chaque mangeur, dans son rapport psychique aux êtres et aux choses qui l'entourent, dans ses manières de choisir son alimentation et de rationaliser ces choix.

Alors que nous sommes de plus en plus informés des dures conditions d'élevage et d'abattage des animaux, qu'un nombre croissant de personnes déclare être sensibles à leur bien-être et à leurs droits, que les découvertes de la science confirment l'existence d'une certaine conscience animale (sentience), pourquoi continuons-nous à manger leur chair ? Pourquoi refusons-nous de voir que ce steak, dans notre assiette, n'est que de *l'animal mort* ? Comment expliquer ce décalage entre nos convictions et nos actes, entre notre éthique et notre appétit ? C'est ce « paradoxe de la viande », ce phénomène typique

de « dissonance cognitive », que l'auteur essaie d'analyser en s'appuyant sur un large éventail de travaux de philosophie éthique, de psychologie morale et de psychologie sociale, ainsi que sur des comparaisons historiques, géographiques et culturelles.

L'ouvrage montre bien les limites de la cognition humaine face à la nourriture, les failles quotidiennes de la rationalité du mangeur. Il souligne tous les efforts que nous faisons pour mettre à distance et ne pas voir les souffrances infligées à nos amis les bêtes. Ainsi, en démentalisant et en chosifiant les animaux, nous nous persuadons qu'ils ne souffrent pas pour continuer à les manger sans trop culpabiliser : on ne cuisine pas *un* poulet mais *du* poulet. Les animaux méritent leur sort : ils sont *faits* pour être mangés. Il décrit les croyances, alibis et argumentaires que nous mobilisons pour justifier nos comportements alimentaires, échapper à nos contradictions et persévérer dans nos habitudes. Il insiste par exemple sur ces « omnivores consciencieux » qui, en s'approvisionnant auprès de « petits éleveurs » bio ou locaux, se dédouanent de leur carnisme en prétendant consommer de la « viande heureuse ».

L'auteur démonte tous les ressorts de ce carnisme, idéologie en actes, normalité alimentaire régnante, inculquée dès l'enfance en famille et à l'école, puis renforcée par les messages de la publicité, des médias, de la médecine, des politiques publiques et des industries agro-alimentaires.

Enfin, raisonnant sur l'évolution plus globale des sociétés, il rappelle que la domination masculine a pendant longtemps déterminé l'exploitation des animaux, des colonisés, des femmes et de la nature, et qu'il y a des intersections évidentes entre ces diverses formes de discrimination et d'oppression que sont le sexisme, le racisme, le classisme et le spécisme : « les vrais mâles préfèrent la viande » et « la masculinité continue de se construire du côté des barbecues » (p. 190).

**Bruno Hérault**  
Chef du Centre d'études et de prospective  
MAAF  
bruno.herault@agriculture.gouv.fr